



CRITIQUE **DOMAINE ÉTRANGER**

Au nom du père

Dans une sorte de polar psychanalytique tragi-comique et torrentiel, l'Uruguayen Pablo Casacuberta extrait un fils des ombres et lumières filiales.

Peintre, il réalise des tableaux très colorés intégrant tags et graffitis. Photographe, il traque en noir et blanc une réalité urbaine contrastée. Vidéaste, écrivain (cinq romans à son actif), le natif de Montevideo progresse vers un art total, avec une singulière facilité. Une bonne fée s'est-elle penchée, il y a quarante-cinq ans, au-dessus du berceau de Pablo Casacuberta ? C'est loin d'être le cas d'Anibal, le héros de 38 ans, narrateur de *Scipion*, premier ouvrage traduit en français de l'écrivain uruguayen. « *Ce que Scipion a réussi en l'an 202, c'est vaincre Hannibal. (...) Hannibal a vécu dix-neuf ans de plus, borgne, humilié et seul. Je connais cette histoire assez bien, entre autres choses parce que je lui dois mon prénom.* » Grand adolescent neurasthénique et alcoolique, il a tout raté, jusqu'à se retirer du monde dans une pension sordide. Dans le sillage paternel, Anibal avait pourtant entamé une carrière universitaire, publié un ouvrage sur les bains publics à Rome et filait le parfait amour. Son drame : être né d'un père brillantissime qui, tel un rouleau compresseur, semble toujours avoir voulu l'écraser de sa superbe. Historien émérite, enterré depuis deux ans dans le Carré des

Hommes Illustres, ce dernier continue post-mortem, du fait de conditions très particulières d'héritage, à tourmenter son fils. Le legs va relancer de manière picaresque la vie d'Anibal. Il ne peut être perçu que si ce dernier publie un essai historique sur un personnage contemporain. Et le voila parti à travers le pays dans une épopée initiatique, confronté à un réel qui n'en finit pas de lui échapper, à des personnages qui voudraient se jouer de lui, à des journaux intimes paternels, des radiographies évoquant une maladie génétique...

Au cours du récit, la voix de basse du narrateur passe du lamento à des airs plus construits, mâtinés d'autodérision, de lucidité et même de compassion pour un père plus proche mort que vivant. La polyphonie luxuriante produite par les autres protagonistes (le notaire manipulateur, sa compagne en fauteuil roulant, héroïnomane voire nymphomane, la prévenante et innocente préposée de l'agence immobilière, l'ex-grand amour, mariée à un vieil historien renommé...) agit tel un chœur antique. Les chants, aux accents tantôt graves et acerbes, tantôt allègres, ponctuent, rythment l'action, l'emballent superbement. Conte hors pair, Casacuberta enchaîne ici situations incongrues, rebondissements fulgurants, moments d'introspection, mêle / démêle le vrai du faux avec une belle virtuosité. L'écriture, portée par un vrai souffle, s'écoule dans une grande fluidité. Elle ne cesse de faire référence aux classiques de l'Antiquité gréco-romaine et aux penseurs, écrivains, historiens qui les ont étudiés au cours des siècles. Jamais pédante, elle intègre dialogues incisifs, trivialités, listes, citations, extraits de textes, poèmes... A contrario de l'opposition, voire de la lutte intergénérationnelle entre un père et son fils, elle semble réconcilier Anciens et Modernes, en les mixant. « *Pour une raison que j'ignore, la première citation latine qui s'est gravée dans ma mémoire fut : Stultiam simulare loco sapientia summa est. Je ne sais pas très bien quand ni comment. Je n'en fais mention que parce qu'à un moment mon père avait commencé à dire de moi, non pas que j'étais un pochard ou un incapable, mais carrément un fou. Et il employait ce mot précis, fou, auquel faisait aussi référence cette citation d'Erasmus dans un sens particulier, ici la forme la plus haute de sagesse est de passer plutôt pour un idiot que pour un fou, car le mot stultiam, que l'on pourrait traduire librement par "sot-tise", était en latin quelque peu ambigu et désignait indirectement le fou, mais plus clairement l'idiot.* »

On n'échappe jamais au passé. Il nous rattrape. Cette parabole sur l'Histoire, son étude, sa retranscription nous tend un miroir et nous interpelle. Nous sommes avant tout nos propres historiens et les acteurs de nos vies. D'où l'importance de transmettre le récit de nos existences à nos descendants. Afin de permettre à ceux-ci de se construire.

Le père a de son vivant occulté la disparition de sa femme. Englué dans ce drame, il n'a eu ni le courage, ni la force de révéler cet échec. Se consacrant uniquement à sa carrière, il a accumulé prestige et gloire en relatant la vie des autres. Les documents épars recueillis permettront au fils de remonter le temps et de découvrir le vrai destin de sa mère. Un roman ambitieux, alerte, sarcastique, vivifiant.

Dominique Aussenac



Philippe Maréchal

SCIPION de PABLO CASACUBERTA
Traduit de l'espagnol (Uruguay) par François Gaudry
Métallié, 263 pages, 18 €